Ainsi s'explique sa prudence, pour ne pas dire sa méfiance, à l'égard des « politiques » et plus encore des catholiques « malcontents » dans la position desquels il ne voit que des tactiques provisoires — ou pires. Le récit historique des *Mémoires de l'État de France* se présente comme un réquisitoire fondé sur les impératifs du combat et l'urgence du moment, mais c'est essentiellement un renvoi au Jugement de Dieu.

À la fin de son livre, Cécile Huchard souligne combien la Saint-Barthélemy a été la révélation tragique de la nouveauté du présent : les guerres de religion ont précipité la disparition de l'ancienne chrétienté et forgé les concepts idéologiques de l'Europe moderne, de l'absolutisme au libéralisme. Les *Mémoires de l'État de France* constituent un témoignage majeur pour la compréhension des faits et des textes nés des bouleversements du XVI^e siècle.

Un dernier mot sera pour dire combien ce travail, considérable par sa masse (600 pages), par l'importance du thème traité, par la richesse étourdissante de sa documentation, mériterait une recension infiniment plus détaillée. À travers la progression des chapitres, se dessinent le portrait de quelques-uns des protagonistes principaux de toute l'affaire (légende noire de Catherine de Médicis et de Charles IX en particulier) et un aperçu de l'ensemble de la sodalité protestante qui précède et qui entoure Goulart. Il est vrai que, plutôt que de signaler au lecteur tout ce qui manque dans un compte rendu si bref pour une étude si complète, mieux vaut lui conseiller d'aller y voir directement et de lire cet ouvrage magnifique : il ne le regrettera pas.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Élise Boillet

L'Arétin et la Bible

Genève : Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance 425, 2007, 592 p.

Le fort volume de la collection des « Travaux d'Humanisme et Renaissance » permet de lire la thèse d'Élise Boillet soutenue en 2001 et consacrée aux trois premières œuvres religieuses de L'Arétin : La Passion de Jésus (juin 1534), Les sept Psaumes de la pénitence de David (novembre 1534) et L'Humanité du Christ (mai 1535). Sans doute L'Arétin a-t-il consacré d'autres pages de son œuvre à l'écriture de spiritualité, mais les trois textes retenus se trouvent unis par une problématique commune qu'explore É. Boillet, celle de la réécriture du texte biblique. On se trouve ainsi au cœur d'une question centrale dans l'écriture religieuse des XV^e et XVI^e siècles,

question à la fois ‘littéraire’ — on se permettra ce terme assez anachronique — et théologique qui intéresse maint auteurs.

De l’introduction, on retiendra qu’elle souligne la place des textes spirituels dans la vie et dans l’œuvre de leur auteur ; entreprise largement publicitaire marquée par un fort contraste avec les œuvres profanes publiées dans les mêmes années, les réécritures de la Bible s’inscrivent dans un projet global qui permet à l’auteur de définir les contours de sa figure de prédicateur de la vertu. Alors que L’Arétin reste un laïc, il s’engage sur le terrain du livre religieux animé d’une ambition littéraire partagée avec certains de ses contemporains. La thèse s’articule autour de quatre parties qui, replaçant les œuvres dans leur contexte, cherchent à dégager l’usage de la marge de liberté que L’Arétin s’octroie — ou se refuse — en écrivant des textes dont on pourrait penser qu’ils se substituent au texte sacré.

La première partie fait le point sur les différents contextes dans lesquels les œuvres religieuses voient le jour. Elle examine la situation de l’Évangélisme, la réception en Italie des idées que véhiculent les publications érasmiennes aussi bien que de celles de Luther ou de Juan de Valdès tout en soulignant que Venise, séjour de L’Arétin, est un centre important de diffusion d’idées hétérodoxes. C’est donc dans un contexte religieux mouvant que se place la prise de plume de L’Arétin, contexte qui accorde une place toujours plus importante à un texte biblique que les études savantes permettent de rendre à son authenticité. Les œuvres spirituelles se situent ainsi dans un débat religieux animé et l’auteur choisit d’affirmer la valeur d’une simplicité évangélique à laquelle il aurait directement accès — et il se montre par là ouvert aux idées nouvelles. Mais elles témoignent également, et sans paradoxe, d’un ralliement à la politique pontificale qui n’est pas sans lien avec les ambitions cléricales de L’Arétin ; sans hésiter à présenter le clergé entre satire et louange, il fait de son écriture le support de son ambition. Les œuvres religieuses sont ensuite brièvement considérées en fonction de l’entourage amical de leur auteur et en fonction du projet éditorial, commercial et publicitaire dans lequel elles s’inscrivent.

Avec la deuxième partie s’amorce l’analyse littéraire des trois œuvres retenues pour étude ; elle est consacrée à *La Passion de Jésus*. Après quelques pages qui font le point sur la tradition éditoriale du récit de la Passion, É. Boillet envisage la figure nouvelle que l’écrivain se donne, pécheur, pénitent et prédicateur. Le récit arétinien s’inspire à la fois du récit évangélique et de textes qui en font la synthèse ; il ne néglige pas les écrits apocryphes et témoigne ainsi de la maîtrise de son auteur à élaborer un récit nouveau à partir de multiples sources distinctes. L’un des enjeux du récit est de préciser la position très orthodoxe de l’auteur sur les sacrements, sur la place des mérites dans le salut de l’homme et sur la sainteté. Il s’inscrit également dans

la tradition en abordant par le récit la question de la double nature du Christ tout en soulignant sa souffrance — cette souffrance est le support affectif traditionnel de la dévotion à la Croix. Mais le récit de la Passion accorde aussi une place non négligeable à la Vierge, relais émotif entre les épisodes narrés et le croyant qui les revit. L'art littéraire n'est pas absent du texte ; bien au contraire, c'est par lui que se dit la Passion dans la scansion dramatique du discours, dans l'usage habile de l'esquisse et des comparaisons. Une étude rapprochée de quelques pages de *La Passion* conclut la section.

La troisième partie s'attache aux Psaumes de la pénitence et pose les cadres du travail de *L'Arétin* situé aux confluents de la traduction, du commentaire et de la paraphrase. Structurés chacun en deux parties, l'une explicitement revendiquée par l'auteur et proposant le cadre narratif du texte psalmique, l'autre offrant une réécriture de ce texte, les psaumes mettent en scène à la fois le lieu et le temps de la pénitence davidique tout en traduisant les progrès difficiles mais réels d'un pénitent exemplaire. David est en effet modèle de pénitence, acteur principal du drame humain qui s'incarne en lui, homme sensuel et victime des envieux ; É. Boillet y voit une sorte de portrait de l'auteur. Mais David est aussi un modèle pour les princes trop orgueilleux, un prophète qui dévoile le sens de l'histoire de l'humanité. Les Psaumes de la pénitence épousent la doctrine catholique articulée en contrition / confession / satisfaction et se posent par ce biais en ouvrage sur le salut. Au niveau formel, ils rendent compte des multiples voies qui s'ouvrent à qui souhaite redire le texte saint, soit au gré d'une reformulation allant de la traduction à une libre reformulation de la source qui n'est parfois pas sans enjeux doctrinaux, soit au gré d'une exploitation d'images qui participent à la construction cohérente du récit.

La dernière partie relit *L'Humanité* du Christ qui intègre le récit de la Passion. Ce sont donc les modifications apportées à ce récit qui font l'objet des premières analyses ; *L'Arétin* se montre plus attentif à la lettre des Évangiles, plus rigoureux dans les choix de certains termes sans négliger des révisions de nature stylistique ou les reprises qui semblent liées à l'émulation littéraire. *L'Humanité* ne se limite pas au récit de la Passion. Dans l'écriture de l'ensemble d'un récit chronologique de la vie du Christ, l'auteur se trouve confronté au manque de matière pour l'enfance et à la construction du récit à partir de sources en partie divergentes pour les épisodes plus informés de la vie du Christ. Dans le premier cas, il emprunte aux écrits canoniques aussi bien qu'aux apocryphes tandis que dans le second, il fait le choix d'une reconstruction libre à partir des récits évangéliques, accorde une place majeure au discours de Jésus et dans la plupart des cas propose un regroupement thématique des épisodes. L'écriture s'y marque par un refus de l'effet qui vise à rendre compte

de la simplicité évangélique. Dans l'ensemble du texte se crée ainsi une « Vie de Jésus-Christ selon L'Arétin » où la voix du narrateur occupe une place centrale qui à la fois explique, édifie et cherche à émouvoir ; Jésus est présenté comme fondateur de la doctrine catholique, principalement de la doctrine catholique du salut. Mais il est aussi un homme beau, un homme doux souvent cerné par des foules, placé au cœur d'une nature qui participe pleinement à l'action.

La conclusion souligne la diversité des modalités dans la réécriture arétinienne des textes saints, diversité qui va de la liberté d'une harmonisation des sources retenues à une paraphrase épousant très étroitement le texte biblique. Bibliographie et index complètent les pages d'études.

Ce parcours très fin et minutieux des textes, effectué au gré de citations abondantes — on regrettera que certaines ne soient proposées qu'en traduction —, s'il n'évite pas longueurs ou répétitions, permet de mesurer le travail d'écriture d'un homme de Lettres autant que l'exacte portée de textes dont le succès fut grand, et bien au delà des frontières italiennes. Il permet aussi de reconsidérer l'image de L'Arétin, trop souvent réduite à son œuvre profane, et sans doute par ce biais de reconsidérer la place particulière de la littérature de spiritualité dans la période qui précède immédiatement l'ouverture du Concile.

BRUNO PETEY-GIRARD, *Université de Paris 12 – Val de Marne*

Jacques-Auguste de Thou

La vie de Jacques-Auguste de Thou. I Aug. Thuani vita

Introduction, établissement du texte, traduction et notes par Anne Teissier-Ensminger

Paris : Honoré Champion, Textes de la Renaissance 126, 2007, 1085 p.

« (R)établir le texte de la Vita dans toutes les sinuosités de son histoire paléographique » (121), telle est l'ambition d'A. Teissier-Ensminger à la source de cette volumineuse édition critique. Un simple aperçu de l'opus permet d'apprécier à sa juste valeur l'importance de la tâche entreprise et le soin apporté à son élaboration : l'introduction couvre près de 175 pages (9–184) ; un résumé analytique de l'argument de chaque livre permet au lecteur d'embrasser aisément la matière (1009–1028) ; à quoi s'ajoutent un synopsis métrique (1031–1033), un récapitulatif des itinéraires